

La Campagne des Zouaves Pontificaux en France Sous les ordres du général baron de Charette—1870-1871

Par M. S. Jacquemont, capitaine aux Zouaves Pontificaux.—Paris, Henri Plon, éditeur, 10, rue Garancière.—2^e édition.

... Les zouaves pontificaux se sont dévoués tour à tour à l'Église et à la France malheureuse, et ces deux causes-là ne sont pas de celles que l'on puisse servir sans leur donner en même temps tout son cœur et toutes ses forces.

Préface, in fine.

III

Pendant que les deux premiers bataillons des zouaves faisaient si noble figure devant l'ennemi, le troisième, commandé par le brave et habile commandant Auguste de Couessin, ne demeurait point inactif. Les volontaires de ce bataillon, bien que mis à de moins rudes épreuves que leurs camarades, se montraient néanmoins dignes d'eux et se conduisaient de façon à mériter à plusieurs reprises les éloges de l'amiral Jaurès, commandant en chef du 21^e corps d'armée dont ils faisaient partie.

IV

Après le désastre de Loigny, il n'était plus matériellement possible à la légion des volontaires de l'Ouest de tenir la campagne. Aussi, les zouaves vinrent-ils s'établir à Poitiers. Ils y étaient depuis un mois à peine que M. de Charette, leur colonel, resté aux mains de l'ennemi, le 2 décembre, grâce à sa blessure, venait les rejoindre, après une très-audacieuse et très-heureuse évasion. Le 7 janvier, au soir, M. de Charette arrivait tout à coup à Poitiers, au milieu de ses compagnons étonnés et remplis de joie.

Les joies sont courtes, hélas! en temps de guerre. Les zouaves ne l'ignoraient pas. Ils allaient bientôt avoir une preuve nouvelle de cette vérité.

En effet, les Prussiens s'avançaient toujours dans notre malheureux pays. Le 6 janvier, les armées du prince Frédéric-Charles et du grand-duc de Mecklembourg avaient repris leur marche combinée vers l'Ouest et menaçaient le Mans. Le péril devenait de plus en plus pressant, la situation de plus en plus critique. Reformés en toute hâte, les zouaves partirent de nouveau pour le théâtre des opérations.

Passons rapidement sur le combat de Saint-Hubert (9 janvier), où 250 hommes du 1^{er} bataillon, oubliés malheureusement par un émissaire du général Gougeard, chargé de porter un ordre de retraite et qui ne les aperçut pas, tinrent longtemps en échec toute une brigade prussienne, et arrivons tout de suite à la lutte suprême.

... Le 11 janvier, malgré les échecs de la veille, l'armée française occupait autour du Mans de si solides positions, qu'elle pouvait se tenir assurée du succès. Et jusqu'au soir, en effet, malgré les péripéties de la bataille, elle garda la victoire.

... Les volontaires de l'Ouest, relevés le matin au pont d'Yvré par les francs-tireurs de Fontainebleau, attendaient dans le village, les faisceaux formés, et ne pensant pas, puisque nos affaires allaient bien, être engagés dans la journée. Une grande partie de la division Gougeard était dispersée sur plusieurs points dans le voisinage, pour la défense du cours de l'Huisne, et le général lui-même se tenait à Yvré (Yvré-l'Évêque). A trois heures, le 1^{er} bataillon reçut de M. Jaurès l'ordre de le rejoindre à Montfort, et il s'appréta à partir lorsque les soldats débandés de la division Paris commencèrent à arriver dans Yvré, qui est situé à l'ouest et au pied du plateau d'Auvours, canons et fantassins mêlés, et ces trois pes venaient s'amonceler à l'entrée d'un petit pont, cherchant à gagner le village d'Yvré. Ce fut alors que le général de Colomb donna l'ordre au général de Gougeard de rassembler ce qu'il pourrait de soldats, et de reprendre, coûte que coûte, le plateau d'Auvours...

« Le plateau d'Auvours est la clef du Mans... »

« Le côté du plateau qui regarde Yvré est précisément le moins accessible... Une couche épaisse de neige couvrait ces obstacles, cachait les creux ou les fossés, et rendait l'ascension presque impossible. Au sommet, des masses d'infanterie prussienne gardaient la position, abritées par des taillis, des maisons et ces mêmes ouvrages de campagne élevés par les Français et qui allaient servir contre eux. La bataille était perdue, si l'on n'essayait de reprendre le plateau. »

« Sur l'ordre du général Gougeard, les zouaves pontificaux, marchant par le flanc, passèrent le pont à travers les fuyards. Deux compagnies du bataillon des Côtes-du-Nord restées avec eux les suivaient. Le général Gougeard, avec l'énergie que demandait un si grave péril, essaya de rallier la division Paris; mais il ne put entraîner qu'un demi bataillon de mobiles du Gers et quelques débris. Frémissant de colère, il vint aux zouaves: « Allons, messieurs, dit-il, en avant pour Dieu et la patrie! Le salut de l'armée l'exige. » Les zouaves se déployèrent en première ligne, les mobiles suivirent, et cette faible troupe, le général en tête, partit au pas de charge à l'attaque des collines d'Auvours. »

« Ils gravirent les pentes sous le feu des Prussiens, sans s'arrêter à leur répondre. En route des soldats de toutes armes de la division Paris se joignirent à eux, entre autres un fort détachement du 10^e bataillon de chasseurs demeuré là, inébranlable, dans un pli de terrain avec le commandant Tarillon. »

« A mesure que montaient les assaillants, le feu de l'ennemi redoublait, et quand ils approchèrent des cimes, le feu devint terrible. Le général Gougeard eut son cheval percé de six balles. Les zouaves étaient conduits par le commandant de Moncuit, hardi et impassible, et par l'adjudant-major Lallemand, officier d'une rare intelligence et le plus brillant au feu qui se puisse rencontrer. La ligne des assaillants s'était fort étendue pour embrasser le front circulaire du plateau, et présentait une série de combats sur tous les obstacles dont le sol était hérissé. »

« Ce fut là... au sommet du plateau, que la lutte fut le plus acharnée. On se battit pendant une heure corps à corps... »

« Le plateau d'Auvours était reconquis. Les volontaires de l'Ouest occupaient au centre toutes les positions dominantes, et les Allemands abandonnaient le reste pour se replier sur Champigné. Le premier bataillon avait rendu à l'armée la victoire un moment compromise. Le succès de la journée sembla décisif et l'on raconte que le prince Frédéric-Charles, désespérant de forcer les lignes du Mans, donna ce soir-là à toute son armée l'ordre de la retraite. Pourquoi fallut-il, deux heures plus tard, qu'une surprise, une panique déplorable des mobilisés bretons, livrât l'importante position de la Tuilerie au moment même où l'ennemi allait s'éloigner?... »

Pourquoi?... Ah! parce qu'il fallait prouver une fois de plus, et cette fois d'une façon très-éclatante, aux plus aveugles et aux plus obstinés, que dans toute cette extraordinaire et affreuse guerre si follement déclarée et si tristement conduite, la France n'était pas vaincue, elle, qui jadis se montra capable de lutter avec avantage contre l'Europe entière, mais qu'elle était châtiée!

Pourquoi? l'éminent évêque de Poitiers va nous le dire:

«... Entendez-vous? Les Prussiens ont été les exécuteurs et les instruments de la volonté divine. Qu'ils n'en soient pas trop fiers: le rôle du bâton que tient une main vengeresse n'a rien de si glorieux, et le prophète lui a prédit son sort pour le jour où le bras de Dieu n'en aura plus besoin. »

En vérité, quand on lit ces choses, quand on pense à la manière dont se sont conduits les combattants de Cercottes, d'Orléans, de Brou, de Loigny, de Saint-Hubert, du plateau d'Auvours, on a lieu de s'étonner, non pas des attaques dont ils ont été l'objet de la part d'individus abusés, égarés, pauvres gens plus à plaindre qu'à blâmer, qui croupissent dans certains bas-fonds du radicalisme, mais de ce que des hommes politiques qui doivent tant aux zouaves pontificaux aient pu méconnaître comme ils l'ont fait les services rendus par ces soldats.

« Est-il convenable, s'écriait à Saint-Quentin, lors des banquets républicains, au lendemain de nos désastres, dans un banquet un homme qui n'a pas dû avoir grand peine à se montrer meilleur buveur qu'il ne s'était montré bon politique et bon guerrier, et qui était, à ce moment-là, le jovial, le charmant, l'aimable, le très-amusant convive de tous les banquets,—est-il concevable, quand le pouvoir religieux s'exprime avec cette franchise, avec cette loyauté, qu'on abandonne l'éducation des générations futures à des hommes (les cléricaux) qui, par leur conscience, sont engagés à se faire les propagateurs de semblables doctrines? (Bravo! bravo!) Si vous leur confiez l'éducation, quand vous aurez à faire appel à l'énergie des hommes élevés par de tels maîtres, quand vous voudrez mettre en mouvement ce peuple tout entier, quand vous lui parlerez de ses devoirs de citoyen, quand vous voudrez exciter en lui des idées de sacrifice, de dévouement à la patrie, vous vous trouverez en présence d'une espèce humaine amollie, débilitée, résignée à subir toutes les infortunes comme des décrets de la Providence. (Profonde sensation.) »

Nous le croyons bien!

Ce propos, quoique très-léger, doit peser beaucoup à la conscience de l'orateur anti-catholique et néo-français de Saint-Quentin. Il ne constitue pas seulement un outrage à mille ans de l'histoire de notre France, patrie de Charles Martel, de Roland, de Charlemagne, de Saint-Louis (le *débilité* de Taillebourg, des croisés, de Jeanne d'Arc, de Jeanne Hachette, de Bayard, de Condé, de Turenne, de Suffren, de Drouot, de tant d'autres! un outrage à dix-huit siècles et plus de l'histoire de l'Église, civilisatrice unique de l'Europe, *magna pateris virum*, saints, martyrs de tout âge, de tout sexe, de toute condition, de tout genre,—et jusqu'à des peuples entiers; il constitue aussi au premier chef un acte d'ingratitude!

Funeste influence de l'aveugle esprit de parti! Depuis le 4 septembre, l'homme qui n'a pas craint de prononcer ces paroles imprudentes et vaines a fondé sa fortune politique dans l'exploitation du sentiment patriotique. Il s'est donné comme le défenseur de la patrie, comme l'indomptable promoteur de la résistance à toute outrage, et il oublie, l'ingrat, que dès les premiers jours qui ont suivi son ascension au pouvoir et sa descente de ballon, s'il a pu continuer la lutte, si son armée de la Loire n'a pas été enveloppée le 10 octobre 1870, il doit cet avantage, de l'aveu même de l'ennemi, aux fils et aux disciples de ces cléricaux et de ces hommes d'Église, à ces soldats du Pape et du pouvoir religieux, qu'il ose représenter aux populations ignorantes comme des générations *amollies et débilitées*! Il devrait se féliciter au contraire, d'avoir rencontré de tels hommes, dévoués, intrépides, capables de résister aux mauvais conseils de la Raison *positive, scientifique*, tranchons le mot: *révolutionnaire*, pour écouter et suivre que les simples enseignements de la foi catholique qu'ils avaient reçus de leurs pères et de leurs mères et de leurs prêtres.

—Au! leur disait la Raison, la lutte est impossible! Nous n'étions pas prêts à la guerre au début des hostilités; nous ne le sommes pas davantage aujourd'hui. Nous manquons de canons Krupp! Les officiers expérimentés font défaut à nos armées improvisées. Notre ministre de la guerre est un jeune avocat ignorant l'a, b, c, des choses militaires et qui agit sans contrôle. Que faire, avec de tels éléments, contre des troupes aguerries, dirigées par des généraux d'une habileté consommée? Demeurons dans nos foyers. Aussi bien, nulle loi ne nous force encore à partir. Attendons. Et puis, que nous importe après tout? « Tout ce que la France perdra, la Révolution le gagnera. »

—Marchez, au contraire, leur criait bien haut la Foi! C'est un devoir étroit pour vous de vous dévouer à la patrie. Il faut vous résigner à subir, non la défaite, certes! mais le sacrifice. Il ne vous a pas même été ordonné de vaincre, mais seulement de combattre, et de combattre jusqu'à la mort!

Et il ne s'y épargnèrent point.

En écrivant ces lignes, notre pensée se reporte malgré nous sur de singuliers « amollis ». Sans parler de beaucoup d'autres que je pourrais citer, je pense à vous, homme de tête, homme de cœur, homme dont les qualités seules égalent la modestie, homme d'un acier plus dur et mieux trempé que l'épée, vaillant pourtant, que vous portiez à Auvours et dont vous vous serviez pour balayer la glissante neige, pour percer le sol durci et creuser des trous, points d'appui qui vous permirent d'aider vos compagnons à gravir l'âpre colline, à vous plus ferme que cette épée qui se brisait à plusieurs reprises dans vos mains, pendant que vous écartiez de votre poitrine et de la poitrine des autres les canons des fusils prussiens. Oui, je pense à vous, commandant Lallemand, type achevé du soldat chrétien et français, mâle héros au-dessus de l'éloge, qui sûtes, avec plusieurs de vos camarades, arracher des applaudissements aux soldats de toutes armes témoins de votre valeur, et à l'ennemi lui-même des témoignages d'admiration.

Je pense encore à vous, simple soldat Créac. Je ne vous connais point, mais on m'a raconté vos exploits. Et pourquoi donc n'apprendrais-je pas à vos compatriotes ce que vous avez fait pour la France? De tous ces soldats dont je parle, vous êtes peut-être le plus humble, le plus obscur, et c'est pourquoi il me plaît de ne pas taire votre nom. Nul d'entre eux certainement n'appartenait plus que vous à ces *générations débilitées*, de tout temps soumises à l'influence de l'Église. Pauvre paysan bas-breton, vous ne saviez pas un mot de français. Les généreuses doctrines modernes n'avaient point illuminé votre intelligence, ni échauffé votre cœur. De votre vie, vous n'aviez lu un journal. Et cependant, aux premières nouvelles de nos malheurs, vous abandonniez votre chaumière pour voler

au secours de la patrie en danger. Certes! vous ne recherchiez ni les galons, ni les rubans, ni la renommée. Aucune ambition ne vous animait que le simple désir d'accomplir votre devoir. Vous étiez chrétien, vous aviez appris sur les genoux de votre mère, dans vos entretiens avec votre père, au catéchisme, qu'un chrétien se doit tout entier à la vérité, à la justice, à sa famille, à ses semblables, à sa patrie, à Dieu!

Un jour votre curé, sans doute, vous donna connaissance des périls qui menaçaient la France, et immédiatement vous pensâtes à vous engager. Ni vos parents, ni vos amis ne s'opposèrent à vos projets, et vous partîtes, après avoir reçu de tous, avec de sympathiques témoignages de regret, des paroles d'encouragement et d'espérance, et cette suprême bénédiction, qui reconforte et qu'on n'oublie jamais. Pendant la guerre, nul ne vous surpassa en vaillance, en douceur, en modestie, en résignation.

Eh bien! vous êtes un *ramolli*.—Un ramolli, vous, qui doublez si gaillardement la corvée, la garde, la charge, l'étape, sans vous inquiéter de la demi ration! Vous, qui étonnez les plus braves à Patay, à Saint-Hubert, au Mans, et qu'on voyait avec admiration, dans la mêlée, tenir tête à dix Allemands à la fois, assommant l'un d'un coup de crosse, renversant l'autre d'un poussée de main ou d'épaule, écrasant celui-ci du talon, cet autre du genou, manœuvrant si bien de votre baïonnette que votre chassepot tout entier dégouttait de sang prussien, et qu'une fois, même, vous ne pûtes arracher cette baïonnette de la poitrine d'un soldat ennemi tant vous l'aviez bien clouée sur le sol. Ah! que ces fiers radicaux, si prompts au coup de langue et à l'injure, passent donc la revue de leurs troupes, et qu'ils nous montrent beaucoup de ramollis de votre espèce.

Mais c'en est assez. Nous avons peut-être eu tort de nous étendre si longuement sur un sujet qui ne valait vraiment pas la peine qu'on s'en occupât. Achéons l'histoire de nos volontaires.

Envoyés après l'armistice en garnison à Fougères, puis à Rennes, les zouaves se montrèrent pendant la paix aussi bons soldats que pendant la guerre, et M. le général de Cisse, ministre de la guerre en exercice au moment de la dissolution du corps leur adressait, le 13 août 1871, un ordre du jour rempli des plus chaleureux et des plus justes éloges.

Les agents du Trésor et de l'Intendance avaient remarqué, pendant toute la durée de leur service, la régularité scrupuleuse avec laquelle nos soldats avaient géré les finances qui leur étaient confiées, le soin minutieux qu'ils eurent toujours de leurs armes et de leur équipement. A leur départ de Rennes, les zouaves remirent entre les mains de l'administration étonnée un reliquat de solde considérable et beaucoup plus de fusils qu'ils n'en avaient reçus d'elle.

Vous tous qui aimez la France, qui avez souci de ses intérêts, de sa dignité, de son honneur, qui croyez qu'elle n'est pas encore au milieu de sa mission, si ancienne, et, en dépit de nos récentes infortunes, de nos humiliations impériales et républicaines, si glorieuse! lisez la *Campagne des Zouaves*. Nous sommes venu bien tard pour parler de cet excellent livre. Nous en avons fait l'éloge avec d'autant plus de sécurité, nous vous le recommandons avec d'autant plus de plaisir qu'il est maintenant plus éprouvé et que le public l'a plus favorablement accueilli.

Lisez! Dans les jours si profondément troublés que nous traversons, entre nos tristesses d'hier et nos incertitudes de demain, au milieu de nos alarmes continuelles, la lecture de ce livre reposera, rafraîchira votre âme et la reconfortera. Vous savez déjà quels sont les Français auxquels la patrie n'a rien à reprocher, qui ne lui ont prêté aucune de ces théories mensongères, ineptes,—prétendues nationalités, prétendus vœux des peuples, grandes agglomérations, trois tronçons et autres causes immédiates de tous nos malheurs; qui ne l'ont poussée dans aucune de ces aventures de l'intérieur et du dehors où elle a trouvé la mort de tant de ses enfants, la perte d'une partie de ses richesses, de ses monuments, de son territoire, hélas! et de cette royale suprématie que toutes les nations se plaissent jadis à lui reconnaître. Vous apprendrez, en lisant M. Jacquemont, que les zouaves pontificaux sont de ces Français-là.

Ils entraient dans la vie précisément à l'époque où le plus coupable et le plus funeste des gouvernements ouvrait passage à ces vents de révolution, ordinaires précurseurs des orages, qui devaient douze ans plus tard s'abattre sur notre pays en si furieuses tempêtes. A l'heure radieuse de ces premiers élans de la jeunesse que tous les nobles cœurs ont éprouvés, ils se disaient comme le fils d'Hyrtacus:

*Aut pugnam, aut aliquid jam dudum invadere magnum
Mens agitat mihi, nec placida contenta quiete est.*

Un admirable sentiment patriotique leur fit de bonne heure comprendre la gravité des périls de toute sorte que la Révolution et César, son frère aîné, faisaient courir à l'Église et à la France. Ils n'hésitèrent point. Jeunesse, fortune, espérances, famille, ils sacrifièrent tout à Dieu et à la patrie.

Dieu a béni ces chrétiens fidèles à son Église, ces Français fidèles à la France. L'erreur n'avait pu les séduire, l'ennemi ne pourra jamais se flatter de les avoir vaincus.

Prenez donc et lisez! Et si vous pensez avec lord Byron « qu'ils n'échouent jamais ceux qui succombent pour une grande cause, » et avec M. Michelet, qui le répète après un sage, que « les plus mortes morts sont les meilleures et les plus près de la résurrection, vous vous direz qu'il faut bien se garder de désespérer de l'avenir d'un peuple capable encore, après quatorze siècles d'une existence prodigieuse, d'enfanter de telles vertus!

LEON GALOUË.

Paris, 1874.

MARIAGE PAR CORRESPONDANCE.—Miss Edith Hayland, de New-York, est arrivée le samedi 23 mai, à Omaha (Nebraska), et voici en quels termes le *Republican* conte son odyssee:

« Elle était venue pour épouser M. Bruce Adams, qu'elle n'avait jamais vu, mais avec qui elle avait eu une correspondance par les années d'un journal, correspondance suivie de promesse de mariage. Jeu dangereux, ainsi qu'elle s'en est aperçue. A sa première entrevue avec M. Adams, elle lui a déclaré franchement que son visage ne lui plaisait pas et qu'elle mourrait avant d'épouser un homme tourné comme lui. Et elle lui a tourné les talons. »

L'événement a bientôt prouvé qu'elle a été bonne physionomiste. Deux jours après, Bruce Adams était arrêté pour un ancien délit dont il n'avait pas touché mot à sa fiancée par correspondance. C'était en 1871; il était employé dans le bureau des postes de Vinton, (Iowa) et... la suite se devine. C'est à raison de ce vol qu'il a été arrêté, le lendemain du jour où il n'a pas épousé miss Hayland, qui s'en félicite.